

Entretiens

Ville et philosophie

Entretien avec Thierry Paquot, philosophe de l'urbain

Propos recueillis par Mehdi Souiah (Université d'Oran)

Thierry Paquot vous êtes professeur des universités, spécialiste de la ville, philosophe de l'urbain. Vous essayez de porter un regard philosophique sur la ville, l'espace urbain, l'environnement, la ville, dans lequel nous vivons. Et c'est justement par ceci que je souhaiterais commencer. Comment un philosophe est-il amené à s'intéresser à la ville, la ville en tant qu'objet de réflexion. Si je vous demande cela, c'est parce qu'on a le sentiment qu'une somme de disciplines s'est accaparée cet objet, balisant par là même le champ des études urbaines, la géographie, la sociologie, l'anthropologie, l'économie, etc. Au fond que signifie être « philosophe de l'urbain » ?

Vous avez raison, la ville, l'urbain, l'urbanisation, sont des réalités qui échappent à une seule discipline, elles nécessitent pour les rendre intelligibles de convoquer aussi bien ces connaissances disciplinaires partielles et partiales, qui n'hésitent pas à leur dédier une sous-discipline (la géographie urbaine, l'histoire des villes, le droit de l'urbanisme, etc.), que leurs représentations plus ou moins fictionnées (cinéma, roman, poésie, BD, etc.). Lorsque j'ai conçu l'état des savoirs sur la et l'urbain

ville (*La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 2000), mon idée était de demander à des collègues spécialisés dans telle ou telle discipline d'expliquer comment ils comprenaient ce « truc » bizarre, qu'on appelle « ville ». Ainsi Michel Lussault a raconté comment la géographie en est venue à traiter spécifiquement de la ville et du processus qui la produisait, dans des formes variées du reste. Michèle de La Pradelle, élève de Gérard Althabe, s'est chargée de l'anthropologie, Laurent Davezies de l'économie, et ainsi de suite. Cette collection d'exposés ne pouvait épuiser le sujet, d'autant qu'il échappait aussi bien à un seul savoir qu'à leur addition, il aurait fallu non seulement transdiscipliniser notre mode d'approche mais l'indiscipliniser, ce qui n'est pas simple. Pourquoi ? Parce que nous héritons d'un découpage universitaire qui empêche une telle approche et que chaque chercheur se complait dans son petit domaine où il se croit roi... Mais pour vous répondre, je dois effectuer un petit détour autobiographique. Je ne me souviens plus exactement comment et pourquoi j'en suis venu à m'intéresser aux villes, en première ou terminale, est-ce par le roman,

par mes premiers voyages, par ma fréquentation de la cinémathèque ? Quoiqu'il en soit, j'ai lu *La Cité à travers l'histoire* de Lewis Mumford lorsque j'étais en terminale et ce livre m'a passionné. Je l'ai depuis relu plusieurs fois et suis devenu un familier de l'oeuvre méconnue en France de ce penseur et activiste américain que je m'efforce de populariser, sans grand succès à dire vrai. Ensuite, au cours de mes études, aussi bien en sociologie qu'en économie politique ou en philosophie - j'ai eu la chance de suivre ces trois cursus en entier, avec licence et maîtrise -, j'ai, sans le faire exprès ou inconsciemment, rédigé des rendus sur un aspect de l'urbanisation, ainsi ma maîtrise de sociologie urbaine est-elle consacrée à la ville nouvelle de Marne-la-Vallée, que je qualifiais d'« utopie de droite », voulant dire par cette formule choc, « technocratique ». Puis, remplaçant un copain dans une école d'architecture, le temps d'une mission, j'y suis resté, car ce collègue a fait carrière en Afrique et j'ai été détaché de l'Éducation nationale, où j'étais titulaire, dans cette Unité Pédagogique d'Architecture n°5 (Nanterre-La Défense) pour y enseigner les sciences humaines et sociales. J'y ai aussi appris l'architecture et l'urbanisme, sur le tas, du moins à la manière d'un autodidacte. J'ai lu les grands traités occidentaux d'architecture (de Vitruve à Le Corbusier) et une grande partie de la littérature sur les villes et leurs transformations. En septembre 2000

j'ai rejoint l'Institut d'urbanisme de Paris pour y enseigner ce que j'avais préparé durant des années dans cette école d'architecture, la philosophie de l'urbain. De quoi s'agit-il ? En fait, je ne trouvais pas chez les historiens, les géographes, les sociologues, les architectes de quoi satisfaire ma curiosité envers les villes et leurs mystères ! Ma formation la plus poussée étant la philosophie, je me retournais vers elle pour constater qu'elle ne m'apportait pas grand chose non plus. En effet, ni Sartre, ni Camus, ni Merleau-Ponty, ni Levinas ou Ricoeur, pour ne citer que les plus célèbres, ne m'éclairaient pas sur le pavillonnaire, le centre commercial, le grand ensemble, les autoroutes, bref, sur ce qui constituait le « milieu » dans lequel je vivais. La philosophie semblait cantonner aux majuscules, Dieu, la Mort, l'Amour, la Liberté, la Justice, le Désir, etc. Moi, je voulais partir du macadam, du rez-de-chaussée, de l'ordinaire, de ce qui faisait qu'on était ce qu'on était. Mes lectures répétées de la conférence de Martin Heidegger, prononcée en 1951 à Darmstadt (« Bâtir habiter penser », *Essais et Conférences*, Gallimard, 1958) et du texte inépuisable de Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace* (PUF, 1957) m'ont considérablement impressionnées. Ce sont ces textes que je commente dans mon habilitation à diriger des recherches (HDR, avec l'accompagnement d'Étienne Balibar, Université de Nanterre, 1997) et à partir desquels, je mène

ma propre réflexion (*Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Les éditions de l'imprimeur, 2005) et la confrontation aux autres compréhensions de ce verbe si riche « habiter » (*Habiter le propre de l'humain*, avec Michel Lussault et Chris Younès, La Découverte, 2007). Le XXe siècle est celui de l'urbanisation planétaire, j'ai publié un ouvrage collectif, à l'occasion d'Habitat II, en 1996 à Istanbul, je l'ai intitulé *Le Monde des villes* (éditions Complexe, 1996), pour précisément marquer la globalisation du monde et ne plus le découper en trois à l'instar des tiers-mondistes (le monde capitaliste ou pro-américain, le monde socialiste ou pro-soviétique et le tiers-monde), puisque l'urbanisation « travaillait » toutes les sociétés, que chacune possédait son « tiers-monde » tout comme ses « milliardaires »... Peu après, j'ai réalisé un numéro spécial de la revue *Urbanisme* : « De la ville à l'urbain » qui faisait le point année par année de ce siècle des villes. Un peu plus tard, j'ai voulu penser philosophiquement ce *devenir urbain de l'être* dans un ouvrage plus ambitieux, *Terre urbaine. Cinq défis pour le devenir urbain du monde* (La Découverte, 2006), dans lequel je croisais des notions philosophiques (l'urbanité, l'aménité, l'hospitalité, l'altérité, l'existence...) avec des notions empruntées à d'autres champs disciplinaires (les mobilités, la sécurité, la propriété, etc.) pour analyser la dimension existentielle de l'*homo urbanus* (c'est le titre d'un

essai de 1990). Evidemment une telle approche m'entraîna à poser quatre questions propres à l'urbanisation planétaire inaugurée au début du XIXe siècle avec la généralisation des transports mécaniques (en particulier le train, mais aussi le bateau à vapeur, puis l'avion...) et l'extension du domaine de l'urbain (avec son corollaire, la diminution des agriculteurs et la fin de l'opposition villes/campagnes avec l'urbain généralisé...) : la question sociale (deux nouvelles classes s'affrontent, le prolétariat et les capitalistes, pour le dire de manière caricaturale), la question urbaine (la prise en compte de l'hygiène, mais aussi du logement pour tous...), la question communicationnelle et la question environnementale (la plus importante à mes yeux). Comme l'être humain est relationnel, situationnel et sensoriel, vous imaginez à quel point les conditions de son existence sont chahutées par les deux dernières questions. N'importe qui au monde, dorénavant, pratique l'ubiquité, la simultanéité, l'instantanéité, ce qui modifie entièrement ses rapports au temps et à l'espace. Nous ne commençons que maintenant à nous en préoccuper, ce qui fait que nous pensons le monde avec des notions déjà dépassées et proposons, par exemple, en architecture, en urbanisme, en paysagisme, des « solutions » datées, d'une époque révolue. Ces décalages sont terribles quant au mieux-être des Terriens ! Depuis quelques années j'écris que

l'urbanisme est né avec et de l'idéologie productiviste et qu'il nous faut l'abandonner afin d'inventer d'autres façons de faire des villes qui ne reposent plus seulement sur les impératifs d'un capitalisme en voie de disparition, le capitalisme industriel. La préoccupation environnementale, largement sous-estimée par les décideurs politiques, refuse la logique du *toujours plus* et lui préfère la logique du *toujours mieux*, c'est la thèse de mon *Petit manifeste pour une écologie existentielle* (Bourin-éditeur, 2007). Depuis j'alerte, modestement, l'opinion que cet urbanisme totalisant qui répond à toutes les fonctions en oubliant l'incroyable « paradoxalité » de la vie humaine, avec ses *clusters*, ses centres commerciaux, ses écoquartiers, ses gratte-ciel ne répond aucunement aux attentes citoyennes (*L'urbanisme c'est notre affaire !* L'Atalante, 2010 et *Repenser l'urbanisme*, Infolio, 2013) et qu'il nous faut explorer de nouvelles pistes (*Alter-architectures. Manifesto*, Eterotopia, 2012).

En préparant cet entretien j'ai pu parcourir un grand nombre de vos textes ce qui m'a permis d'avoir un vue d'ensemble sur votre travail. J'observe que vous partez souvent d'une expérience personnelle, d'une rencontre (avec un architecte égyptien, par exemple ou un philosophe) d'un constat, banal le plus souvent des cas, que vous aurez effectué sur une terrasse de café, dans une rame de métro, etc. pour

broder votre analyse du fait urbain. Est-ce cela une manière de faire propre aux philosophes ?

La philosophie naît de l'étonnement et valorise l'expérience, ce que chacun éprouve, que l'on ne transmet pas à autrui et qui s'avère néanmoins auto-formateur. S'observer évoluer dans la ville revient à la découvrir, c'est déjà ce que Georg Simmel pratiquait et analyse dans cet ouvrage majeur qu'est *Sociologie*(1908) avec sa réflexion sur le proche et le lointain, l'étranger, les cinq sens, etc. Avec *Des Corps urbains. Sensibilités entre bitume et béton* (Autrement, 2006), je raconte la géohistoire des cinq sens (l'ouïe, le toucher, la vue, l'odorat, le goût) dans le milieu urbain et montre comment le citadin s'informe sur sa place dans la ville par sa sensorialité. Celle-ci est plus ou moins stimulée par les couleurs, les ambiances, les volumes, les senteurs, etc., qui attribuent à chaque quartier ses caractéristiques sensorielles. Chacun évite un endroit qui pue ou qui est bruyant et préfère se replier dans un jardin, au calme et aux parfums discrets et agréables... Evidemment je ne me contente pas de dire « je sens donc je suis », mais j'invite les praticiens à mieux se soucier des sens et à mettre en œuvre une architecture et un urbanisme sensoriels. À cette dimension sensorielle, j'ajoute la dimension corporelle qui intervient dans notre perception et appréhension de la ville, de ses façades, de sa monumentalité, de ses dimensions

plus ou moins anxiogène sous hospitalières et la dimension temporelle (la grande oubliée !), que je nomme « chronotopie ». Avez-vous remarqué que les rendus des architectes montrent leur projet un dimanche d'été ? Il nous faut saisir les usages temporalisés d'un lieu pour le ménager comme il convient. Pour cela nous devons l'observer le jour et la nuit, à midi et en fin de journée, l'été et l'hiver, etc. « Ménager » veut dire « prendre soin », et comment prendre soin d'un lieu et lui proposer les bons matériaux, les bons coloris, les bonnes espèces végétales, le bon éclairage, etc., sans cette attention ? Partir du corps permet de le respecter, corps petit et fragile de l'enfant, corps souffrant du malade, corps esquinté du SDF, corps branlant de la vieille personne. Je prépare une exposition sur les enfants dans la ville, *La ville récréative* (livre-catalogue, Infolio, 2014) qui se déroulera à Dunkerque d'avril à novembre 2015, nous donnons, par exemple, à voir la ville à partir des yeux d'un enfant de 5 ans et d'un autre de 10 ans, sachant que l'enfant ne possède son système optique adulte que vers 12 ans, et l'on comprend mieux ce qui l'effraie ou ce qu'il ne peut pas considérer comme un danger... L'enfant n'est jamais associé à ses territoires existentiels (sa chambre à coucher, la classe de son école, le quartier dans lequel il grandit, les aires de jeux, etc.) qui comptent tant dans l'affirmation de sa personnalité. Un enfant vient au monde pour apporter

son monde aux mondes des autres, il le fait par le jeu, de ce fait, la ville devrait être un immense terrain d'aventures et non pas un camp retranché et aseptisé avec ses jeux normés et normalisateurs ! Vous voyez, là aussi, le philosophe a son mot à dire...

Que signifie être citoyen aujourd'hui ? Est-ce que nous pouvons dire que l'anonymat demeure un puissant indice qui permet d'apprécier le degré de citoyenneté d'un « établissement humain » ? J'ai à l'esprit deux références, la première est dans Homo Urbanus, publié en 1990 où vous évoquez une femme égyptienne qui explique pourquoi elle préfère Le Caire à son village ; et la deuxième vise votre conversation avec l'anthropologue Colette Pétonnet sur la place de l'anonymat dans la vie citadine.

Le citoyen-type n'existe pas. Il y a des citoyens avec des générations successives. Un migrant récent ne peut pas être citoyen comme son voisin, né en ville, de parents nés en ville. L'apprentissage de la ville dépend des histoires culturelles propres aux villes en question. Un paysan qui rejoint Oran à l'âge de vingt ans, sans formation et sans cousin pour l'accueillir et lui indiquer le « mode d'emploi » de cette ville ne vivra pas sa citoyenneté nouvelle comme un jeune d'une favela de Rio qui baigne dans la ville depuis sa naissance. Il faudrait également prendre en considération le sexe, l'âge et la langue de ce/cette

migrant(e). Nous savons que les jeunes femmes qui arrivent dans la grande ville sans transition entre leur village et une bourgade sont plus désemparées et livrées au harcèlement qu'une jeune femme accompagnée et reçue par sa famille. En ce sens la ville est bien une loterie. C'est un risque. Il existe de nombreux romans qui relatent avec finesse cette délicate entrée en ville... Ce sont des romans initiatiques au sens fort du terme. Il convient aussi de s'inquiéter de l'histoire urbaine du pays en question, certaines sont déjà ancienne, d'autre découvre la modernité-monde par l'urbanisation elle-même. C'est pour cela que dans *Homo urbanus* je distingue l'urbanisation, comme processus démographique (tant de % de la population réside en ville) et comme acquisition de valeurs et de comportements propres à la ville, ce que je désigne par « urbanisation des mœurs ». Celle-ci tend à diffuser des attitudes urbaines (alimentaires, vestimentaires, langagières, sexuelles,...) qui accompagne une certaine liberté, dont l'anonymat. En effet, dans un village il est difficile d'échapper au contrôle, souvent bienveillant, des autres. Cette pesanteur s'estompe avec la ville, où comme l'exprimait si bien Baudelaire, l'on peut en un instant passer de la solitude à la multitude ! Cette possibilité d'être soi dans ses multiples expressions se révèle inenvisageable dans un village, alors que la ville permet, et encourage, ce déploiement des diverses facettes de

vosre personnalité. L'anthropologue Colette Pétonnet publie « L'anonymat ou la pellicule protectrice » (*Le temps de la réflexion*, Gallimard, 1987) et organise une journée d'études sur « L'anonymat urbain » en 1993 où elle précise en introduction que toute ville, de par les mouvements qu'elle génère, ne peut que favoriser l'anonymat, toujours collectif et en cours, jamais à l'arrêt, elle considère que « l'anonymat n'est en tous cas ni un blanc ni une absence. C'est un principe nécessaire à la vie social et un outil indispensable à l'étude comparée des sociétés modernes en constante évolution. » Plus de vingt ans après, cette remarque mérite d'être réévaluée à l'aune de la révolution numérique. Tout citoyen est potentiellement anonyme mais en permanence branché à divers réseaux et ainsi joignable et identifiable. Il est tenu en laisse sans s'en rendre compte, la data le contrôle en permanence et connaît ses moindres faits et gestes, bientôt ses intentions et ses pensées... Il faudrait revenir sur cet « anonymat » qu'on croyait consubstantielle à la vie citadine et voir en quoi il a changé et comment cela est perçu et vécu par le citoyen *lambda*. Colette Pétonnet (1929-2012) est un auteur essentiel du fait urbain, elle a publié deux livres (*Ces gens-là* en 1968 et *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues* en 1979) sur des populations migrantes, marginalisées dans des cités d'urgence en banlieue parisienne, qui sont deux petits chef-d'œuvre

d'ethnographie de l'ordinaire et des articles, souvent brefs – elle était économe de mots -, que quelques ami(e)s viennent de rassembler et publieront à l'automne 2015, vous verrez alors la richesse de son héritage.

Je ne sais pas si vous connaissez un peu la réalité des villes arabes et maghrébines mais je voudrais vous demander si vous pensez que « l'espace public », au sens d'Habermas, c'est-à-dire comme sphère où la critique à l'adresse du pouvoir de l'Etat est tolérée (un espace de la libre expression), existe dans le monde arabe ? Si je vous demande cela, c'est par rapport à un chantier que j'ai ouvert il y a quelque temps déjà avec un collègue, un projet d'article qui n'a jamais abouti. Nous avons pu tout de même trouver un titre à cet article : « L'espace public en Algérie ou l'archéologie d'un glissement de sens », pour réfléchir à cette question nous sommes partis d'un constat ou plus exactement d'une photographie prise dans un lieu donné à un moment donné, celle de la place Tahrir en Egypte au moment du soulèvement populaire de 2010. Nous avons émis l'hypothèse qu'en fait, la « cristallisation » de l'espace public n'était qu'un prolongement, une suite logique d'un mouvement de contestation qui a pris naissance dans le monde virtuel, soit que cet « espace public » pour sa formation n'avait plus besoin d'avoir un environnement physique qui le

supporte, surtout dans une région telle que la notre. Auriez-vous un commentaire à faire à ce sujet ?

Colette Pétonnet, puisque nous parlions d'elle a vécu au Maroc, avant d'entrer au CNRS et de devenir l'anthropologue qu'on connaît et elle a enquêté sans enquêter, vivant dans une famille marocaine et apprenant l'arabe. Une de ses premières publications est « Espace, distance et dimension dans une société musulmane. À propos du bidonville marocain de Douar Doum à Rabat » (*L'Homme*, avril-juin 1972). C'est une remarquable introduction à la « sphère domestique » et à ses relations avec le dehors proche (l'impasse, la rue, le quartier) et lointain (la ville). Là aussi j'imagine, que le temps (40 ans !) a changé bien des choses, tant dans l'organisation de l'habitation que dans ses représentations. Mais, la distinction entre le « dedans » et le « dehors » mérite encore notre attention, même si avec le cellulaire c'est mon « dedans » que j'expose « dehors » et qu'avec Internet ou la télévision, c'est le « dehors » que j'introduis dans mon « dedans ». Sans compter que ces différences spatiales sont genrées... J'ai beaucoup travaillé sur la société musulmane, j'ai un temps voulu apprendre l'arabe et j'ai lu et annoté le Coran, mais je suis resté un voyageur curieux qui se documente sur cet ensemble hétérogène qu'on appelle, faute de mieux, le « monde arabe ». J'encadre aussi des mémoires et des thèses dont le

« terrain » s'y trouve. Alors, il va de soi que lorsque qu'ai rédigé *L'Espace public* (La Découverte, 2009) j'ai consacré quelques pages à ce qui pourrait signifier cette notion dans la culture arabe et musulmane, d'autant qu'elle est intraduisible d'une part et que d'autre part, les coutumes et le droit ne régissent pas de la même manière qu'en Europe, par exemple, les terres, le sol. Dans mon livre j'explique d'abord ce qu'est « l'espace public » pour le philosophe allemand Jürgen Habermas, c'est la publicité d'une opinion privée. Elle commence à se manifester dans les sociétés européennes au cours du XVIIe siècle et s'impose au XVIIIe siècle avant de prendre d'autres formes aux siècles suivants. Où puis-je formuler mon point de vue et trouver son amplificateur ? Dans un café (les premiers ouvrent à Londres et à Paris, à la fin du XVIIe siècle, l'arabica est embarqué à Moka, d'où parfois son nom), un salon (toujours tenu par une aristocrate cultivée qui y reçoit des artistes et des penseurs qui y conversent librement) et dans un journal (nous connaissons bien sur l'épopée de *La Gazette* de Renaudot, mais il y a bien d'autres journaux qui paraissent et accompagnent du reste l'urbanisation...). Les cafés changent d'usages et de clientèle après la Révolution française, les journaux sont décidés par leurs annonceurs, les salons tombent progressivement en désuétude. Le débat public se déroule ailleurs et ne vise pas que la bourgeoisie, objet de

l'étude d'Habermas. Cet « espace public » fonctionne comme support de la communication. Mais il existe d'autres voies de communication, les rues, avenues, boulevards, places, parcs et jardins, etc. On les regroupera au début des années 1980 sous l'appellation d'« espaces publics ». Cette expression remplace rapidement les termes, « voirie », « espaces libres », « réseau viaire ». Ce qui provoque bien des équivoques, car il s'agit, vous l'avez compris d'« espace » et de « public » de nature différente. Pour Habermas, cet « espace public » du politique (directement lié à la démocratie, dont il est une des conditions du bon fonctionnement) n'est pas spatial alors que pour les urbanistes et élu(e)s, les « espaces publics » sont matériels, physiques, territorialisés. Qui en est le propriétaire ? Là aussi, les situations sont variées : propriété étatique, municipale, individuelle, collective, coopérative... Pour éviter des confusions, je parle de lieux urbains ouverts à des publics, indépendamment du statut juridique. Ainsi un centre commercial privé est arpenté par un public particulier (des clients ou des consommateurs) tout comme une rue d'une ville se présente accessible et gratuite à chacun, alors qu'une autre rue dans une enclave résidentielle sécurisée n'est ouverte qu'à un public sélectionné. Le sens de l'urbanité et de l'aménité se trouve profondément modifié, j'évoque alors le caractère discriminant de cette « privatisation » d'un lieu réservé au

public... Dans le « monde arabe », la démocratie n'est pas encore réellement active, l'on peut dire que l'espace public habermasien peine à s'y déployer. Quant au « Printemps arabe », je n'ai jamais cru en sa réalisation *via* les réseaux sociaux, car aucun peuple ne se libère en quelques manifestations de rue du poids terrible des régimes autoritaires et policiers qui les contrôlaient depuis des décennies. C'est, du reste, ce qu'on a pu constater. Quant à moi, depuis Paris, je suivais ces mouvements émancipateurs en m'y associant par Internet, j'étais donc *avec* sans être *parmi*. C'est la limite du numérique de la prétendue cyber-démocratie... La démocratie conjugue le *avec* et le *parmi*. Je partage votre réflexion quant à la libération des esprits, elle s'alimente de mille et une contestations, expérimentations, et ceci réclame du temps. On aimerait aller tellement plus vite !

Thierry Paquot va publier à l'automne 2014 :

Le voyage contre le tourisme. Libelle, Préface de Marc Augé, Parios, étérotopia/France.

Les 100 mots de la ville, avec Julien Damon, collection « Que sais-je ? », PUF.

Ville, architecture et communication, sous la direction de, collection « Les Essentiels d'Hermès », CNRS-éditions.

La ville récréative. Les enfants joueurs dans la ville buissonnière, sous la direction de, Infolio.

En 2015, paraîtront :

Désastres urbains. Les villes meurent aussi, La Découverte.

Situationnistes en ville, sous la direction de, Infolio.

Lire et relire Ivan Illich, sous la direction de, avec Martin Fortier, Eterotopia/France.

Le Paysage, collection « Repères », La Découverte.